

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers / Couverture de couleur
- Covers damaged / Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing / Le titre de couverture manque
- Coloured maps / Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) / Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material / Relié avec d'autres documents
- Only edition available / Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure.
- Additional comments / Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed / Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies / Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials / Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from scanning / Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été numérisées.

Le Canadien Illustré

RECUEIL DE LITTÉRATURE CHOISIE.

PREMIERE ANNEE.	Paraissant le JEUDI.	NUMERO 16.
ABONNEMENTS.	2 CENTS	ADMINISTRATION ET REDACTION:
Un an \$ 1.00	LE NUMERO.	32 RUE BONSECOURS
Six mois 50		Boite 1969, Bureau de Poste, Montréal.
Trois mois 25		

MONTREAL, 18 AOUT 1881.

PHAROLD LE BOHEMIEN.

XVI

(Suite)

Son visage, encadré par une longue chevelure noire, offrait cette exquise régularité de traits assez fréquente chez les races orientales, et le regard vif et brûlant de ses grands yeux noirs y répandait une remarquable expression d'intelligence et d'audace. Mais cette expression était toute physique et extérieure. L'ensemble de ses traits attentivement examinés, et surtout le contour un peu indécis de sa lèvre décelaient au contraire une indécision de caractère et une faiblesse de volonté évidentes.

Le comte d'Érbray, qui l'avait toisé, dès son entrée, d'un regard profond et inquisiteur, l'examina longtemps. Il devina ce trait de son caractère, où toute fermeté, tout noble senti-



“ Mon père ! dit elle, est-ce vous ? ” (Page 172, col. 2.)

ment étaient étouffés en effet par la violence des passions bestiales. Il démasqua aussi, au travers de l'attitude morne et farouche du prisonnier, une douleur et un abattement profonds, bas âge à opposer à leurs oppresseurs. — Pourquoi ne me répondez-vous pas ? poursuivit doucement le comte. Ne m'avez-vous pas compris, ou bien votre

et ce fut sur ces deux observations qu'il basason plan d'attaque.

Il fit signe au géolier de se retirer, et lorsque cet homme eut obéi, il se tourna vers le jeune bohémien.

— Vous paraissez bien jeune, mon pauvre enfant, dit-il, pour avoir commis le crime dont on vous accuse. Quel âge avez-vous donc ?

Guillaume ne répondit pas. Il se tenait d'abord immobile, les yeux baissés et aussi insensible en apparence que s'il n'eût pas compris les paroles qui lui étaient adressées. Mais ce silence était le résultat bien moins d'une énergique résolution que de ce mélange d'entêtement, de réserve et de haine que les enfants d'une race proscrite apprennent dès leur

cœur est-il déjà tellement perverti que les regrets et le repentir n'y trouve plus accès? . . . Mais, ajouta-t-il après un silence pendant lequel Guillaume s'obstina dans sa farouche immobilité, peut-être ne comprenez-vous pas toute la gravité de votre position? Il ne faut pas vous abuser, mon enfant, elle est affreuse, et en persistant dans votre silence, vous ne ferez que l'aggraver. C'est votre vie elle-même qui est menacée, et il me semble qu'elle vaut la peine que vous la défendiez. Vous êtes jeune; vous avez certainement des parents et des amis qui vous aiment et vous pleurent, une fiancée peut-être. Il doit vous coûter de les quitter pour toujours, et de renoncer à tant de joies et de plaisirs que vous avez à peine eu le temps de goûter.

Un léger tressaillement agita les lèvres du jeune homme, et une larme qu'il essaya vainement de retenir roula sur sa joue. Le comte sentit qu'il avait frappé à un endroit sensible, et, avec un empressement et une joie barbares, il redoubla ses coups.

—La mort vous serait amère? reprit-il. Comment se fait-il alors que vous l'avez si légèrement bravée? car il ne faut pas vous faire illusion; un de mes gardes, et, ce qui est bien plus grave, un gentilhomme de mes amis sont tombés mortellement atteints par vos balles, et la mort seule peut expier de pareils crimes.

Un frisson convulsif agita Guillaume des pieds à la tête.

—Je n'ai tué personne! s'écria-t-il en fondant en larmes.

—Je veux bien le croire. Mais vous avez pénétré dans mon parc avec des mauvais desseins; vous avez aidé vos camarades à commettre l'acte de braconnage qui a causé cette déplorable collision, et d'autres vous le diront et avec moins de ménagements, en pareil cas la loi ne fait aucune distinction entre les complices et les coupables; elle les punit tous de la même peine. Je vous plains, mon pauvre enfant, si vous n'avez pas de meilleure justification à présenter.

—Vous me plaignez! s'écria Guillaume avec une logique naïve. Alors pourquoi n'avez-vous pas pitié de moi et ne me faites-vous pas relâcher, quand cela vous serait si facile?

—Je n'ai pas le pouvoir que vous me supposez. Je dois compte de votre personne aux juges qui viendront bientôt la réclamer, et je serais puni moi-même si je cédais à votre prière. Mais je puis cependant adoucir les rigueurs de votre prison, et je ne m'y refuserai pas, si ce que vous souhaitez est compatible avec mon devoir. Désirez-vous voir quelqu'un des vôtres? En est-il dont la présence vous consolera, ou à qui il vous serait doux de dire un dernier adieu?

—A quoi bon, si je dois mourir? répliqua Guillaume avec une douleur pleine de désespoir.

Et il baissa tristement les yeux. Mais il était en proie à une vive émotion, et il semblait combattre un désir qui s'était subitement éveillé dans son cœur. Le comte s'en aperçut, et il attendit patiemment que l'aveu s'écabpât de ses lèvres.

—Il n'y a que Léna que je voudrais revoir, dit enfin Guillaume en rougissant. Mais il est inutile de la demander, Pharold n'y consentirait pas.

—Et pourquoi donc? demanda le comte étonné. Il faudrait qu'il fût bien cruel pour refuser cette consolation à un homme que la mort attend.

—Il n'est pas cruel, répartit Guillaume, et cependant il n'y

consentira jamais. Il sait que j'aime Léna, et Léna est sa femme. Elle devait être la mienne, ajouta-t-il avec tristesse, on me l'a dit du moins. Mais sa mère vint à mourir, et, à son lit de mort, elle la donna à Pharold, parce qu'il était mieux que moi en état de la protéger. Et pourtant c'était moi qu'elle aimait!

Le comte eut un vif mouvement de joie. Mais le dissimulant sous un air de commisération profonde.

—Ainsi ce Pharold vous a enlevé votre fiancée, dit-il, et maintenant il est jaloux parce qu'elle n'a pas cessé de vous aimer? Pauvre enfant! vous êtes doublement à plaindre. Et vous n'avez jamais songé à vous venger de lui?

Un sombre éclair de haine traversa les yeux du bohémien.

—Et comment l'aurais-je pu? dit-il. Pharold est le chef de la tribu; il est puissant, respecté de tous. Et d'ailleurs, bien qu'il soit souvent dur à mon égard, il n'est jamais injuste.

—Mais vous ne devez pas l'aimer cependant?

—Oh! pour cela non!

—Et s'il était le seul obstacle qui vous séparât de la vie et du bonheur, vous n'hésiteriez pas à la sacrifier?

Guillaume ne répondit rien, et regarda le comte d'un air étonné. Il ne comprenait pas.

—Ce que vous venez de m'apprendre change grandement votre position, mon enfant, reprit le comte. Elle est loin d'être aussi désespérée que je le pensais, et votre sort est entre vos mains. Vous pouvez choisir entre la vie et la mort, cela dépend de vous.

—De moi! s'écria le jeune homme pâle d'espérance et d'anxiété. Et comment cela peut-il être possible?

—En nous rendant, à la justice et à moi, un service tel qu'il obtienne grâce pour votre crime. Ce Pharold, qui vous a enlevé votre fiancée, m'a encore plus cruellement blessé. Il a lâchement assassiné mon beau-frère et mon fils!

—Lui! s'écria Guillaume en tressaillant de surprise.

Et après un silence, pendant lequel il sembla réfléchir, il ajouta naïvement:

—C'est donc pour cela qu'il avait tant d'argent, sans qu'on sût jamais où il le prenait.

—Oui, c'est pour cela sans doute. Et si vous voulez m'aider à m'emparer de lui, je vous en donnerai cent fois plus qu'il n'en a jamais eu, et vous serez remis en liberté avec votre grâce pleine et entière.

Guillaume pâlit, car s'il était faible, il n'était ni méchant, ni corrompu. Il était jeune, d'ailleurs, et son premier mouvement fut bon.

—Non, non! s'écria-t-il avec horreur. Je hais Pharold, mais jamais je ne le trahirai!

—Alors, dit le comte d'un ton sec et dur, préparez-vous à mourir.

Mais cette menace même ne put ébranler la résolution du jeune homme. Tout en baissant Pharold, il le respectait, le vénérât même, en sa qualité de chef de la tribu, et l'idée de le trahir et de le livrer à ses ennemis le révoltait à l'égal d'un sacrilège.

—Oui, j'aime mieux mourir! dit-il avec une résignation farouche.

Et il baissa la tête pour cacher les larmes qui débordaient de ses yeux et roulaient lentement sur ses joues.

Le comte avait prévu cette résistance ; il ne s'en ému pas.
—Votre choix est singulier, mon enfant, dit-il, et je ne puis croire qu'il soit sérieux. Comment, je vous offre la vie, la liberté, bien plus encore, la possession assurée de la femme que vous aimez, et tout cela vous le refusez ! Vous préférez l'ignominie et la mort ! Léna pensera ; certes, que vous l'aimez bien peu quand elle saura qu'ayant eu le pouvoir de briser les liens odieux qui l'enchaînent à Pharold et de l'épouser ensuite, vous n'en avez rien voulu faire.

—Léna ! s'écria Guillaume avec une violence pleine de désespoir. Ah ! on voit bien que vous ne la connaissez pas ! Si elle savait jamais à quel prix je l'aurais obtenue, elle me repousserait avec horreur ! Et plutôt que de supporter ma vue, elle soulèverait toute la tribu contre moi pour me faire chasser comme une créature maudite et détestée !

—Mais quelle nécessité y a-t-il que Léna en soit instruite ? observa doucement le comte. L'affaire peut-être parfaitement arrangée de façon à ce que personne, excepté vous et moi, ne se doute de la part que vous y avez prise.

—Dieu le saura toujours, dit le jeune homme avec une crainte plus superstitieuse que raisonnée, et si Pharold est innocent, son sang retombera sur ma tête.

—S'il est innocent, son sang ne sera pas versé, répliqua le comte. Mais il est coupable, mon enfant, et en le livrant à la justice, vous feriez un acte méritoire et dont vous n'auriez nullement à rougir. Vous en retireriez d'ailleurs de si grands avantages personnels que vous n'auriez pas dû hésiter un instant.

Il y eut un moment de silence, pendant lequel Guillaume sembla en proie à un violent combat intérieur.

—Me jurez-vous, si Pharold est innocent, que sa vie et sa liberté seront respectées ? demanda le jeune homme dont l'âme, amolli par la tentation, ne cherchait plus qu'à colorer sa chute, à ses propres yeux, de spécieux prétextes.

—Oui, cela je vous le jure, répliqua vivement le comte.

—Eh bien je ferai ce que vous désirez, dit Guillaume avec un léger tremblement dans la voix. Mais vous me direz comment je dois m'y prendre.

—J'y ai déjà songé, mon enfant. Ce Pharold, malgré la jalousie que vous lui inspirez, vous porte-t-il assez d'intérêt pour essayer de vous sauver, s'il en entrevoyait la possibilité ?

—Oui, il l'essayerait, surtout si Léna le lui demandait ; il ne sait rien lui refuser. Mais il faudrait que je la voie et lui parle, pour qu'elle ne manque pas de le faire, et elle ne voudra certainement pas veuir.

—Mais vous pouvez toujours lui faire savoir par un tiers ce que vous désirez qu'elle fasse. Un homme du pays, un marchand de gibier de votre connaissance, a justement demandé à vous voir ce matin. Il doit savoir où se trouvent vos camarades. Je vous l'enverrai, et il ne refusera pas de se charger de la commission, car il est, je crois, plus l'ami des vôtres que le mien. Vous pouvez faire dire à cette jeune femme, par exemple, que la nuit il n'y a personne sous vos fenêtres ni dans les environs, qui sont fort sombres, et que si Pharold y venait avec une lime, il lui serait facile de scier les barreaux et de vous délivrer.

—Oui, oui ! s'écria Guillaume avec un vif mouvement de

joie, car il entrevoyait enfin la possibilité de sa délivrance, qu'il n'avait encore osé espérer, malgré les assurances du comte ; et pour que Pharold vienne lui-même, je dirai que la personne chargée de cette tentative doit connaître parfaitement le château. Il est possible cependant qu'il envoie quelques-uns des nôtres s'assurer d'abord si je ne me suis pas trompé, et il ne faudrait pas les arrêter, surtout si ce sont des femmes.

—Ils ne seront pas inquiétés, soyez tranquille. Je n'en veux qu'à Pharold.

—Et quand vous le tiendrez, comment vous y prendrez-vous pour me relâcher ?

—En l'amenant dans la prison, on laissera la porte ouverte, comme par mégarde, et vous aurez l'air de profiter de cet oubli.

Guillaume s'enhardissait de plus en plus, et avec la hardiesse la méfiance lui vint.

—Mais qui m'assure que vous tiendrez votre promesse, quand je vous l'aurai livré ? demanda-t-il brusquement, en fixant sur le visage du comte un regard inquiet et soupçonneux.

Le comte soutint d'autant mieux ce regard qu'il n'avait nullement médité cette inutile trahison.

—Eh ! fit-il avec un sourire de commisération dédaigneuse, quel intérêt aurais-je à vous tromper mon enfant ? Je n'ai personnellement aucun motif de haine contre vous ; bien loin de là, puisque vous allez me rendre un si grand service. Je serai heureux, au contraire, de le reconnaître en favorisant votre fuite.

—Oui, je le croirais, si j'étais un des vôtres. Mais vous nous haïssez tous, nous autres bohémien.

—C'est la première idée qu'on vous inculque, je le sais, mais cela n'est pas, mon enfant.

—Écoutez ! reprit Guillaume après un silence de réflexion, j'ai entendu dire que vous autres gentilshommes il n'y a que deux choses que vous respectez : votre Dieu quelquefois, et presque toujours votre honneur. Eh bien ! voulez-vous me jurer sur ces deux choses-là que vous tiendrez votre promesse ?

—Certes, mon enfant, car je n'ai nulle envie de vous tromper, et sur mon Dieu et mon honneur, qui me sont également chers, je vous le jure ! Mais souvenez-vous, vous aussi, du sort qui vous attend si vous essayez de me tromper, et surtout faites en sorte que Pharold vienne la nuit prochaine ou la suivante, car ensuite il ne serait plus temps.

—Ce sera la nuit prochaine, répliqua vivement Guillaume ; et jamais nuit ne m'aura paru si lente à venir, car j'étouffe entre vos murs de pierre et j'ai hâte de revoir Léna, maintenant qu'elle est à moi !

Et le geôlier, sonné par le comte, étant alors arrivé, Guillaume fut immédiatement reconduit dans sa prison.

Le comte resta un instant à se promener dans le salon d'un air pensif, repassant en lui-même toutes les parties du plan qu'il avait arrêté avec le jeune bohémien. Puis il donna l'ordre de le prévenir quand Breton, le marchand de gibier, serait arrivé, et songeant enfin que le baron d'Escoublac l'attendait depuis près d'une heure avec la plus vive impatience, il se dirigea lentement vers la chambre du blessé.

XVII

Aucun événement nouveau ne signala la fin de la journée. Le comte d'Erbray était resté à Montbrun. Le colonel d'Availles, après avoir inspecté lui-même la ligne de sentinelles placée autour du bois et s'être assuré qu'elles suivaient exactement les instructions données, était parti pour Pierric, où il avait rendez-vous avec le prévôt de Derval.

Mme de Tréveneuc se trouvait seule à son château avec Isidora. Depuis la veille, la mère et la fille n'avaient pour ainsi dire pas quitté la chambre de Marguerite. A peine en étaient-elles sorties quelques instants pour recevoir les hôtes obligés que leur amenait l'enquête commencée.

Cependant, vers sept heures du soir, à la nuit tombante, la jeune fille s'y trouvait seule. Depuis quelques heures, elle était plus calme; l'opium, administré à doses répétées, avait fini par la plonger dans une sorte de torpeur inconsciente qui avait amené l'oubli, et Mme de Tréveneuc, respectant ce repos factice mais nécessaire au corps épuisé, s'était retirée avec Isidora dans une pièce voisine.

Pendant toute la journée, la chaleur avait été accablante; mais depuis quelques instants une brise légère s'était levée, et par la fenêtre entrouverte, dont elle agitait doucement les rideaux, elle montait du jardin dans la chambre qu'elle imprégnait de parfums printaniers.

Pâle des souffrances qu'elle avait éprouvées, et la tête languissamment penchée sur son oreiller, Marguerite était dans un de ces états de somnolence où l'âme flotte indéciée sur les limites de la veille et du sommeil, et perçoit cependant les impressions extérieures, mais d'une façon si vague et si décousue qu'elles se confondent sans cesse avec les fantômes des rêves évoqués par l'imagination. Parfois elle avait une sensation assez nette des objets qui l'entouraient; elle se voyait dans sa chambre, elle la reconnaissait; puis son regard se voilait comme d'un nuage, son esprit s'égarait, et mille images confuses, qui souvent l'entraînaient bien loin de Tréveneuc, s'y succédaient en quelques secondes.

Dans un de ces instants où l'image des objets qui l'entouraient se reflétait assez distinctement dans son regard, un léger bruit, assez semblable à celui qu'on eût produit en entr'ouvrant la fenêtre avec précaution, frappa son oreille. En même temps elle crut voir l'ombre d'un homme se dessiner derrière les rideaux qui tombaient du plafond jusqu'à terre, puis une main écarta l'étoffe légère et un homme de haute taille se dirigea vers son lit.

Cette apparition qui, en toute autre circonstance, l'eût frappée de terreur, ne lui causa ni surprise ni effroi. Son âme, encore trop fortement enlacée dans les liens du sommeil était comme paralysée, et les impressions s'y succédaient sans que la raison en fût assez fortement touchée pour s'éveiller, et surtout pour relier entre elles les pensées qu'elles faisaient naître.

La vision était d'ailleurs si vague et si confuse que ce fantôme, qu'en certains instants elle croyait apercevoir distinctement, flottait en d'autres devant son regard troublé et s'évanouissait même complètement.

Tout à coup elle le revit, plus net et plus accusé que jamais. Il était debout au pied de son lit, et bien que la nuit commen-

çât à envahir la pièce et qu'il fût comme enveloppé d'ombre, il lui sembla qu'elle distinguait ses traits.

Alors elle eut comme un tressaillement et une émotion subite pénétra tout son être d'une joie ineffable. Ces traits, sur lesquels était rivé son regard, elle avait cru les reconnaître. C'étaient ceux qu'elle avait tant de fois contemplés sur un médaillon, son plus précieux héritage, et dont l'image était restée gravée dans son âme; c'étaient ceux de son père! Et maintenant, à travers les larmes qui lui voilaient les yeux, elle le revoyait bien tel qu'il lui était tant de fois apparu dans son sommeil et dans ses méditations silencieuses.

Son cœur bondit de joie et d'amour. Elle eut dans son rêve un mouvement pour se jeter dans ses bras, et un cri lui échappa qui vint mourir sur ses lèvres en un murmure indistinct:

— "Mon père! dit-elle, est-ce vous?"

Alors il lui sembla que le fantôme faisait un pas vers elle et se penchait sur son lit d'un air ômu et attendri. Mais, soit que le léger mouvement qui l'avait agitée lorsqu'elle avait cru se jeter dans ses bras eût rompu la chaîne de ses pensées, soit que son esprit affaibli fût incapable de supporter plus longtemps une émotion si vive, ses yeux se couvrirent comme d'une voile et la nuit se fit autour d'elle et dans son âme.

Du fantôme qu'elle avait aperçu, de la joie qui avait imprimé une si forte secousse à son cœur, tout souvenir était effacé. Par un de ces soubresauts capricieux si fréquents dans le rêve, son imagination l'avait tout à coup transportée loin de sa chambre et d'elle-même, au Val Maudit.

Il lui était apparu sous cet aspect sinistre qu'il révélait quand la nuit étendait son noir manteau sur son épais fouillis de verdure. Puis du sein de ces ténèbres, une scène terrible avait surgi devant son regard épouvanté. Elle avait vu son père traverser à cheval le pont du ruisseau, et Pharoïd, blotti comme un tigre dans un buisson, s'élançer soudain sur lui et le frapper au cœur d'un coup de poignard.

Elle s'était précipitée lorsqu'elle avait vu la victime tomber, elle l'avait reçue toute sanglante dans ses bras. Mais lorsqu'elle s'était penchée sur elle et que d'un regard anxieux elle avait cherché un reste de vie dans ses yeux, ce n'était plus le visage de Lalandec qu'elle avait aperçu, c'était celui d'Edouard. C'était son cadavre qu'elle tenait embrassé.

Elle eut un cri d'angoisse, et se jetant sur ce corps inanimé:

— Edouard! dit-elle, Edouard! parlez! répondez-moi!

Et croyant voir le regard s'éteindre dans ses yeux voilés et la livide pâleur de la mort envahir son visage.

— Oh! que ne suis-je morte avec vous!... murmura-t-elle.

Et elle fondit en larmes. De vraies larmes coulaient en effet de ses yeux, tandis qu'elle s'agitait convulsivement sur sa couche.

Alors, par un nouveau bond de son imagination, elle se retrouva soudain transportée dans sa chambre, mais sans avoir perdu le souvenir du rêve terrible qui venait de glacer tout son être,

(La suite au prochain numéro.)

GEORGE et LOUISE.

IV

(Suite.)

Voilà ce que j'espérais !... Mais, hélas ! ce beau jour arriva ; les enfant en ligne, avec leurs petites robes blanches, leurs habits neufs, leurs cierges, se rendirent à l'église ; les pères et mères étaient là, dévotement agenouillés dans leurs bancs ; le curé, en chaire, prononça les plus touchantes paroles sur le pardon des injures ; la mère de George sanglotait dans son mouchoir ; on la prenait en pitié, songeant à ce que la pauvre femme devait souffrir, on la plaignait ! Et Jean, avec sa longue tête chauve, toute luisante sous les vitraux du chœur, les mains jointes et l'air plein de sentiments pieux, à côté de Jacques, également attentif à l'exhortation, les lèvres murmurant des prières, et son grand nez crochu penché d'un air d'attendrissement, les deux yeux guez !... — Je suis bien forcé de dire le mot, car c'est la pure vérité... — Oui, malgré leurs mines d'apôtres, les deux malheureux n'étaient pas plus attendris que les roches de la Ligne-Bari, où la pluie, la rosée du ciel, la lumière et toutes les bénédictions d'en haut n'ont jamais pu faire pousser une fleur depuis six mille ans.

C'est ce que j'ai vu moi-même et tous ceux du pays l'ont vu comme moi.

La première communion ne leur fit rien du tout ; toute la mauvaise race—les jeunes et les vieux—resta ce qu'elle était avant.

Après la cérémonie, M. Jacques et puis M. Jean remercièrent à part M. le curé de son beau discours, ce qui montre encore une hypocrisie terrible et pire que leur haine invétérée ; ils lui témoignèrent soi disant leur satisfaction du beau sermon qu'il avait fait, en envoyant les enfants lui présenter des cadeaux très-convenables.

Louise et George vinrent aussi me remercier des peines que je m'étais données pour leur instruction. Ils remirent chacun une pièce de vingt francs en or à ma femme, somme véritablement trop forte, puisqu'ils avaient payé l'écolage comme tous les autres, sans parler des présents nombreux qu'ils m'avaient apportés chaque année, le jour de ma fête et au nouvel an ; mais cela ne laisse pas de m'être agréable.

M. Jean et M. Jacques remplirent donc en apparence tous les devoirs de bons chrétiens ; mais, quant au fond, c'était autre chose, leur haine persistait ; et s'il est permis de dire toute ma pensée, je crois qu'à cette occasion semblable, les mauvais sentiments de ces deux hommes ne faisaient que s'accroître, à cause des efforts qu'ils faisaient pour conserver la dignité des Rantzau. L'orgueil seul les retenait ; ils voulaient avoir l'air calme, parce que des gens de leur sorte ne devaient pas s'emporter en public comme le premier venu ; ils restaient maîtres d'eux-mêmes par orgueil.

V

Après les premières communions, tous mes plus grands élèves partirent selon l'habitude du pays ; les filles allèrent comme servantes dans les maisons bourgeoises, ou comme ouvrières dans les fabriques des environs ; les garçons devinrent bûcherons, schlitteurs, cordonniers, sabotiers, cuveliers, tailleurs, selon la profession des parents ; cela se renouvelait tous les ans, et bientôt ils avaient oublié ce que je leur avais appris.

C'est le sort du pauvre en ce monde.

Combien auraient voulu continuer leurs études ! Ils avaient autant de dispositions que les Rantzau et quelquefois plus, mais l'argent, l'argent manquait... C'est toujours l'argent qui manque, et le pauvre maître d'école ne peut pas en donner.

Enfin, ils partirent ! Vers le mois d'octobre, M. Jacques emmena son fils au collège de Phalsbourg, étudier le grec, le latin, les mathématiques, tout ce qu'il fallait pour être reçu bachelier, et puis pour entrer dans la

partie forestière, que le jeune homme aimait, étant élevé dans un pays de bois et de montagnes. Il voulait avoir un bel uniforme vert, comme notre garde général Botte, un collet brodé d'argent, un couteau de chasse sur la cuisse ; c'était tout naturel.

Cette idée ne plaisait pas à M. Jacques ; il aurait mieux aimé voir son fils prendre la suite de ses affaires ; mais il n'en disait rien, pensant qu'avec l'âge la réflexion lui viendrait, et qu'il aimerait mieux alors travailler pour son propre compte et donner des ordres que d'en recevoir.

George vint me raconter ces choses la veille de son départ, pendant le souper, il était rouge jusqu'aux oreilles et me regardait avec des yeux luisants, comme pour me dire :



C'est à vous que je devrai tout... (Page 174, col. 1.)

—Voilà ce que je serai, monsieur Florence, je vous ferai honneur; je n'aurai jamais honte de vous!

Il se voyait dans un état de grandeur. Ma femme, toujours prudente comme son pauvre père, se méfiant d'une petite remontrance contre l'orgueil, que j'avais sur la langue, me faisait signe de ne rien dire.

Je me tus par prudence, et le jeune homme finit par m'embrasser avec une effusion véritable; je sentais bien qu'il m'aimait, et puis il était si content de quitter les Chaumes!

Deux ou trois jours après, Louise vint aussi me faire ses adieux. Elle allait au couvent de Molsheim, la maison la plus recommandable du pays. Toutes les jeunes personnes de bonnes familles bourgeoises allaient là. C'est ce que nous expliqua Louise, en petite robe bleue à la mode et grand chapeau de paille souple, orné d'une rose en cocarde. Elle était vraiment jolie, cette enfant, légère et gracieuse; ses yeux bleus avaient une grande finesse. La satisfaction d'aller dans une maison si recommandable lui donnait un teint rosé; elle changeait en quelque sorte de couleur à chaque parole, causait bien, regardait le bout de ses petits souliers d'un air modeste, et puis levait les yeux pour me dire:

—Oui, monsieur Florence, je vais là!... Je n'oublierai jamais vos bonnes leçons; c'est à vous que je devrai tout, mon bon monsieur Florence.

Elle était tout à fait bonne pour moi; et finalement nous ayant tous embrassés, elle m'empêcha de descendre le vieil escalier de bois, pour l'accompagner, car je m'étais levé.

—Restez, monsieur Florence, me dit-elle, ne vous dérangez pas.

Quelle différence de manières vous donne la fortune ou la pauvreté; on a beau ne pas le reconnaître, c'est pourtant vrai.

Toute la soirée je ne fis que songer à ces deux enfants, formant des vœux pour que, outre leurs autres vertus, ils eussent aussi par la suite celle du pardon; car le Seigneur mettait cette vertu la première, il la recommandait à part dans son oraison dominicale, et disait aux apôtres de pardonner toujours.

Enfin, voilà les pensées qui me vinrent alors.

Le lendemain, de grand matin, comme j'ouvrais la salle d'école, à la fraîcheur, j'entendis une voix jeune et douce me crier:

—Bonjour, monsieur Florence, portez-vous bien.

M. Jean passait au trot sur son char à bancs avec Louise, qui me saluait de la main en se retournant sur le siège. M. Jean leva son chapeau et je répondis:

—Que le ciel te conduise, mon enfant, sois toujours bonne et sage.

J'étais attendri.

La vieille école, avec la moitié de ses bancs vides, me parut alors bien triste. J'allais et venais, me rappelant tous mes anciens élèves qui, faute de quelques sous pour continuer leurs classes, étaient restés dans la dernière misère. Je les voyais passer tous les jours, la pioche sur l'épaule, ou le dos courbé sous leurs fagots énormes; ils me regardaient tristement en dessous, et me disaient d'une voix haletante:

—Bonjour, monsieur Florence.

Ah! plus d'une fois j'en avais eu le cœur déchiré, surtout quand c'étaient de bons sujets et que je les avais jugés capables de devenir autre chose que des malheureux.

Encore moi, malgré mon humble condition, je vivais selon

mes goûts; je lisais de temps en temps un bon livre, quand j'en trouvais par hasard l'occasion; je me formais des idées sur tout, par le bon sens et la méditation; au lieu que tant d'autres étaient forcés, pour vivre, de se livrer au plus grand travail, courbés sur un établi ou penchés vers la terre du matin au soir jusqu'à la vieillesse. Oui, auprès de ceux-là, je m'estimais heureux; et maintenant encore, que ma tête a blanchi lentement, je dois reconnaître que mon sort était enviable pour le plus grand nombre.

Sans parler des fonctions honorables que je remplissais comme organiste à l'église, comme secrétaire à la mairie, comme dépositaire du secret des familles, qui venaient faire écrire chez moi leurs lettres et leurs positions; ni du bonheur d'avoir une brave femme, de voir grandir mon petit Paul et ma petite Juliette, est ce que je n'avais pas mon herbier, mes promenades du jeudi et des dimanches, et toutes les satisfactions qu'un homme raisonnable peut souhaiter?

Depuis la mort du beau-père, trois grands registres in-folio s'étaient remplis de plantes desséchées; j'avais aussi des quantités d'insectes piqués sur des cartons: hannetons noirs, bruns, jaunes, papillons de toutes les couleurs, mouches des bruyères, brillantes comme des étincelles, tout s'y trouvait. Une seule chose m'attristait quelquefois, avec mon volume dépareillé de Linneus, je ne pouvais leur donner que des noms latins auxquels je ne comprenais presque rien, et j'en éprouvais une sorte d'humiliation.

Or, cette année-là, au temps des premières neiges, un matin que ma classe venait de finir, vers onze heures, et que les enfants couraient encore dans la rue, pendant que je rangeais mes papiers dans le tiroir avant de monter, quelqu'un sur la porte, un étranger, me cria le bonjour.

C'était le marchand ambulancier, le savoyard Martin, — un roulant, comme on les appelle au pays, — avec sa grosse courroie de cuir sur l'épaule et son énorme panier de livres sur les reins. Tous les cinq ou six mois il passait aux Chaumes, et je prenais chez lui tout ce qu'il me fallait: des paquets de plumes, des crayons, de la cire à cacheter, etc. Il était là, levant sa petite casquette et me disant:

—Ça va toujours bien, monsieur? Est-ce qu'il ne vous faut rien cette fois?

—Mon Dieu non, lui répondis-je; mais entrez tout de même, refermez la porte... nous allons voir.

Alors il referma la porte et traversa lentement la salle, le dos courbé et ses gros souliers massifs chargés de neige; d'un coup d'épaule il tourna son panier et le posa sur le coin de la table, près de la chaire, puis il leva sa toile cirée, et, selon l'habitude, je me mis à regarder la marchandise, demandant le prix de ceci et de cela.

MM. les instituteurs étaient ses meilleures pratiques, après MM. les curés, qui recommandaient ses livres, approuvés par M. Frayssinous, ministre de l'instruction publique: *l'Histoire des Saints, l'Histoire des Martyrs des missions en Chine, les Mœurs des Israélites*, par M. l'abbé Fleury, le *Paroissien* et d'autres œuvres édifiantes.

Je regardais, lui ne disait rien, quand au-dessous de tout cela j'aperçus un énorme volume qui n'était plus neuf, large, solide, carré. Je le tirai du panier par curiosité, demandant à l'ambulancier ce que c'était.

—Ah ! fit-il, ça c'est d'une vente ; j'en ai beaucoup acheté de ces livres, à la vente d'un particulier de la montagne ; ça m'a coûté cher, mais je pense m'en défaire à la longue ; j'en prendrai quelques-uns à chaque tournée ; ce sont de vieux livres, autorisés comme les autres.

Pendant qu'il parlait, j'examinais l'ouvrage ; c'était le *Dictionnaire des sciences naturelles*, par M. Antoine-Laurent de Jussieu, professeur de botanique au Muséum ; et derrière se trouvait un grand article pour le classement des végétaux.

On pense quel effet me produisit la vue d'un livre pareil, il valait au moins cinquante francs ; j'en étais devenu tout pâle. Je ne sais pas si l'ambulant voyait à ma mine que j'en avais envie ; mais comprenant bien que, s'il s'en doutait, j'allais le payer très-cher, je remis le dictionnaire à sa place, en disant :

—Ce n'est pas mal relié, c'est du beau papier de fil ; mais c'est vieux, et puis ces tranches rouges ne sont plus à la mode.

—Oh ! que si, fit-il, j'en vends tous les jours.

Après en avoir retourné quelques autres, je revins au dictionnaire, en demandant :

—Combien vendez-vous ça ?

—Trois francs, monsieur, dit-il ; rien que pour la reliure et la qualité du papier, ça vaut plus.

Oh ! oh ! trois francs... Est-ce que vous croyez que j'ai de l'argent à jeter par les fenêtres ? Ce livre-là, je voudrais l'avoir, parce que dans ma bibliothèque il ferait bonne mine, à cause de sa reliure en veau. Écoutez, je vous en donne trente sous.

—Non, fit-il, vous l'aurez à deux francs, et pas un centime de moins.

J'avais des battements de cœur, le courage me manquait pour oser refuser. Je repris le volume, je le rouvris en allongeant les lèvres, et puis je dis :

—Vous me donnerez encore deux paquets de plumes.

Alors il répondit :

—Voilà quelques années que nous trafiquons ensemble ; puisque c'est vous, j'y consens ; mais vous m'en tiendrez compte une autre fois. Voici vos deux paquets de plumes ; seulement, c'est trop bon marché, beaucoup trop bon marché.

Il voyait la joie éclater dans mes yeux, et cela pouvait le faire changer d'avis ; c'est pourquoi tout de suite je mis mon dictionnaire sur la chaire et les deux paquets de plumes dans mon tiroir ; après quoi je lui comptai les quarante sous.

—Vous ne prenez plus rien, fit-il, presque de mauvaise humeur, voyant de plus en plus ma satisfaction. Tenez, dit-il, en retournant tout le haut du panier, et prenant au-dessous un grand cahier couvert de papier gris, ceci vient aussi de la vente.

Il ouvrit le cahier au large ; c'étaient les planches du dictionnaire, représentant tous les insectes, magnifiquement dessinés et gravés, et rangés par ordre : chenilles, cocons, papillons, vers de toute sorte ; enfin quelque chose d'admirable ; malgré moi je ne pouvais plus cacher mon enthousiasme.

L'ambulant le voyait et dit :

—Oh ! pour ça, c'est beaucoup plus cher ; ça, c'est dessiné !... c'est bien fait... c'est autre chose !

Je ne savais quoi lui répondre, car il avait raison, quand par bonheur ma femme descendit ; elle m'attendait depuis un quart d'heure pour dîner, et voyant que j'achetais des livres, —elle qui voulait avoir une vache et qui ne me parlait que de

cela depuis six mois,—voyant que je dépensais notre argent pour des livres, malgré son bon caractère, elle devint tout de suite de mauvaise humeur et se mit à dire :

—Mon Dieu, nous en avons bien assez de livres, Florence ; tout la chambre en haut en est pleine. A quoi cela te sert-il d'avoir tant de livres ? Ce qu'il nous faut maintenant, c'est une vache.

Le savoyard était indigné de l'entendre.

—Tu as raison, Marie-Anne, je n'y pensais pas, dis-je, en rendant le cahier au colporteur.

Mais aussitôt, lui, se remettant, s'écria :

—Voyons, moi je tiens à me débarrasser de la marchandise ; que donnez-vous de ça, monsieur le maître d'école ? J'en ai ma charge, je voudrais rentrer.

Il me tendait le cahier.

—Mettez trois francs et c'est une affaire faite !

Quand ma femme entendit parler de trois francs, elle en eut presque une faiblesse.

—Trois francs ! dit-elle ; ça ne vaut pas quatre sous.

—Madame, dit l'ambulant, sans vouloir vous rabaisser, votre mari se connaît mieux en livres que vous.

—Écoutez, dis-je alors, pour le dictionnaire, c'est bon, il est relié en veau, cela donne du prix à l'ouvrage ; mais un cahier qui n'est recouvert que de papier gris, sans aucune reliure, vous comprenez que c'est bien différent.

—Et qu'en donnez-vous ? dit-il.

—Vingt sous.

Ma femme était indigné, et le savoyard le voyant à sa mine, me dit :

—Eh bien, le voilà !... il faut que je me débarrasse.

Marie-Anne aurait bien voulu casser le marché ; quand elle me vit mettre la main à la poche et compter l'argent, elle devint toute pâle ; elle ne dit rien cependant, étant élevée dans l'obéissance de son marie, mais elle ne pouvait s'empêcher de m'en vouloir.

Quant au savoyard, comprenant bien qu'avec ma femme auprès de moi nous ne ferions pas de nouvelles affaires, il rempaquetait déjà ses livres et ficelait dessus sa toile cirée ; puis passant sa courroie sur son épaule :

—Allons, monsieur et madame, dit-il au revoir, après l'hiver. Espérons que ce ne sera pas la dernière fois que nous pourrions nous arranger ensemble.

Il sortit. Je le suivis avec Marie-Anne, et pendant qu'il descendait la rue, nous montions notre escalier.

Jamais je n'avais été plus heureux, ni ma femme plus ennuyée. Elle ne me dit pas un mot pendant le dîner ; mais à peine les enfants étaient-ils sortis, qu'elle commençait à me faire des reproches, lorsque je lui dis, en l'interrompant :

—Je sais tout ce que tu vas me raconter de notre vache... Eh bien, tu l'auras... Oui, tu l'auras... Mais au nom du ciel, ne me rends pas l'existence amère. Est-ce que suis un dépensier ? Est-ce que je prodigue l'argent pour mes plaisirs ? Est-ce que je ne suis pas toujours attentif à remplir mes devoirs envers tout le monde ? Est-ce qu'on en trouve un autre plus économe que moi, dans le village ? Eh bien, pour une fois que je me donne de la satisfaction, vas-tu me désoler et m'ennuyer pendant des semaines et des mois ? Ne dois-tu pas être soumise à mes volontés ! C'est la première fois que je veux quelque chose. Ces livres me plaisent... il me les fallait !... Toi,

tu veux une vache ; le juif Elias te parle tous les jours d'une autre vache, et tu voudrais les avoir toutes ; mais une vache est plus chère que deux volumes qui me reviennent à trois francs ; une vache, la plus petite du pays, coûte au moins cent francs... Où trouver cet argent ? Et puis le fourrage ?

Alors elle me dit :

—L'argent je l'ai mis de côté ; et le fourrage nous l'avons au grenier, de notre verger derrière l'école.

En entendant cela, je fus tout étonné, je ne savais pas que nous avions tant d'argent à la mai on ; mais c'était une femme économe, à laquelle j'ai toujours rendu justice en tout, une excellente femme, qui n'a jamais cessé de faire mon bonheur ; et voyant qu'elle avait l'argent, je ne dis plus rien ; car dans un ménage comme le nôtre, il fallait du lait, du beurre, du fromage, enfin de tout ; ces choses coûtent cher et j'approuvais en moi-même cette dépenses.

—Puisqu'il en est ainsi, lui dis-je, tâche de l'arranger ; je ne suis pas contraire à la vache, mais j'aime aus-i mes livres. Fais comme tu voudras, seulement tâche de ne pas te laisser tromper par Elias ; les juifs sont malins, ils se connaissent mieux que nous au bétail. Notre voisin Bouveret a changé trois fois de vache depuis six semaines avec Elias, en lui donnant chaque fois des dix et quinze francs de retour, et la dernière est encore plus mauvaise que la première. Réfléchis à cela ; et surtout ne me tourmente pas à cause de ces livres, qui m'étaient nécessaires, et que je ne rendrais pas pour cinq fois ce qu'ils m'ont coûté.

Marie-Anne alors parut s'apaiser, elle était contente de voir que je ne blâmais pas son idée d'avoir une vache ; et puis ce que je lui disais était vrai, jamais je n'avais fait d'autre dépense extraordinaire que pour ces livres ; les femmes sont pleines de finesse, et la mienne comprenait bien qu'il ne fallait pas me tourmenter inutilement.

Ce même soir, seul dans mon cabinet, en haut, pendant que les enfants s'amusaient encore dans notre petite salle à manger, et que ma femme lavait la vaisselle, moi, tranquille, accoudé sur la table, en face de ma petite lampe, je lisais déjà mon dictionnaire, ce que je n'ai pas cessé de faire pendant plusieurs années, ayant toujours soin de vérifier sur les planches et sur mon propre herbier tout ce que je voyais écrit.

Je vis alors pour la première fois, ce qu'on peut appeler la science : la classification des plantes et la classification des insectes d'après leurs organes, et non d'après leurs dénominations, comme l'avait fait M. Linnæus. Et je compris aussi pour la première fois que les hommes devaient être classés d'après leurs organes, et non d'après leurs noms de princes, de nobles et de bourgeois, choses qui ne sont pas de la nature, mais simplement de l'orgueil et de la sottise humaine. Oui, la plante qui respire mieux que l'autre est supérieure à l'autre, l'insecte qui par ses trachées aspire plus de vie et prend plus de mouvement est aussi, dans l'ordre de la nature, supérieur à l'autre ; et l'homme qui sent plus, qui réfléchit plus, qui produit plus et mieux que d'autres, qui dépense plus de force, plus de talent, de courage et de volonté, devrait être classé d'après cela, dans l'intérêt de tous, et non d'après les règles de l'orgueil, de l'égoïsme et de l'avidité. Je me permets de le dire hautement, l'Être éternel, Dieu, est avec moi, car c'est ainsi qu'il classe les êtres, depuis le brin d'herbe jusqu'au

chêne, depuis le ver de terre jusqu'à l'homme ; c'est là ce qu'il fait ; et tout ce qu'on veut, tout ce que l'on fait contrairement à lui, contre sa volonté, contre ses lois, ne sert de rien ; c'est le désordre, l'injustice, le malheur de tous au profit de quelques-uns.

Je sais bien qu'un très-grand nombre ne voudront pas comprendre ce que dit un pauvre instituteur de village, mais cela n'empêchera pas la vérité d'être vraie, et cela n'empêchera pas le désordre de finir, car l'ordre éternel soumet tout à la longue ; la justice vient de Dieu, qui ne change jamais ; il nous donne l'exemple, nous devons le suivre et ne reconnaître que l'ordre fondé sur la justice.

Tout cet hiver, après mes classes, je montais et je lisais les articles magnifiques de M. de Jussieu, de M. George Cuvier, sur la subordination des organes, la respiration par trachées ou par bronches, la circulation par le cœur, ou par le vaisseau dorsal, etc.

J'appris ainsi que tous les animaux sont organisés sur quatre plans, ni plus ni moins, et que ces quatre plans s'appellent les quatre types, ou les quatre embranchements du système nerveux : de là, quatre formes de la vie et de la pensée sur notre terre.

Les animaux se divisent en espèces, en familles, en classes, comme les êtres humains se divisent en nations. Chaque civilisation crée un organe ; malheureusement il faut des siècles pour que ces organes deviennent parfaits et s'étendent aux créatures de même ordre.

(La suite au prochain numéro.)



Biscuits Purgatifs Parisiens

Le meilleur Remède contre la

Constipation, Migraine, Maux de Tête,

Etc., Etc., Etc.

A vendre dans toutes les Pharmacies et chez les seuls propriétaires

PICAULT & CIE.,

75 RUE NOTRE-DAME, Coin de Bonsecours, Montréal.

LE CANADIEN ILLUSTRÉ.

Paraît tous les jeudis. Les abonnements partent du 1er et du 15 de chaque mois.

A ceux qui voudront bien se charger de la vente de notre Journal, nous leur vendrons 16 cents la douzaine. Nous donnerons 20 par cent pour chaque abonnement que l'on nous fera parvenir.

Celui qui nous enverra les noms de cinq souscripteurs avec le montant de l'abonnement pour un an, recevra un sixième numéro gratis pendant un an.

Les frais de port sont à la charge du propriétaire.

L'abonnement est invariablement payable d'avance. Nous ne ferons jamais exception à cette règle.

Toutes correspondances et envois d'argent doivent être adressés comme suit : **LE CANADIEN ILLUSTRÉ, Boîte 1059 B. P., Montréal.**

LE CANADIEN ILLUSTRÉ est en vente chez tous les marchands de journaux, 2 cents le numéro.